

daient attentivement le capitaine, guettant sur ses lèvres l'ordre suprême de larguer les voiles.

Don Ruiz lui demanda si l'on partirait bientôt.

— Dans quelques minutes, répondit le capitaine.

— Mon pauvre Ruiz, dit Valdesillas en le prenant à part, vous êtes impatient de quitter l'Espagne...

— Oui, son soleil me brûle, sa vüe m'importe... et j'espére bien ne la revoir jamais.

— C'est votre patrie cependant, et la patrie est une seconde mère, don Ruiz.

— Vous oubliez, Valdesillas, que l'Espagne est, avant tout, la patrie de l'honneur et que les Soria sont déshonorés.

— Non pas publiquement, dit Valdesillas.

— Non ! mais devant leur conscience ;... ce qui est beaucoup trop, acheva don Ruiz.

En ce moment, la cabine du capitaine s'ouvrit et on put voir Fernande assise dans l'attitude d'une triste rêverie, tandis que Diégo seul, debout, appuyé sur le plat-bord, semblait suivre d'un œil indifférent les légères oscillations de la mer.

Don Ruiz frémît en l'apercevant.

— Pauvre Fernande ! liée pour la vie à cet homme ! murmura Valdesillas.

— Oh ! Dieu m'inspirera une juste vengeance, ajouta don Ruiz d'une voix sourde. Je ne sais encore ce que je ferai, mais il me paiera la honte du nom de Soria ! Voyez donc, Valdesillas, comme il est calme, comme il semble avoir tout oublié. Comprend-on que cet homme, car je ne puis l'appeler ni mon frère, ni l'époux de Fernande, comprend-on qu'il accepte ainsi son ignominie, qu'il soutienne nos regards sans rougir ; qu'il croie encore à la possibilité de vivre avec celle que j'aime... Oh ! son impudence lui coûtera cher, et tôt ou tard.

Valdesillas contempla silencieusement don Ruiz, comme s'il eût voulu pénétrer le véritable sens de ses paroles et plonger plus avant dans le mystère de sa pensée. Ruiz paraît comprendre l'intention du commandeur et lui dit :

— Vous m'avez toujours connu modéré dans mes sentiments, sobre de haine et maître de mes plus grandes colères, et je suis sûr que vous vous étonnez, Valdesillas, de voir aujourd'hui enfin cette modération faire place à l'emportement, et cette profonde rancune, si longtemps et si fortement concentrée, s'étendre au-dehors en menaces violentes et en amères imprécations... Oh ! c'est que ma patience est à bout, voyez-vous, Valdesillas ! C'est que, plus j'ai renfermé en moi ma haine, plus l'explosion en sera tonnante et terrible !

— Grand Dieu ! quel est votre projet ?

— Je n'en ai arrêté aucun. Chaque minute de l'heure qui passe peut m'apporter l'occasion que j'attends. Les faits se succèdent sans relâche ; ce sont eux qui m'inspireront. Le temps agit sur certaines âmes comme un baume divin qui cicatrise les blessures et emporte avec lui le souvenir des outrages reçus. Le temps et la réflexion produisent sur moi l'effet contraire. Plus je vois Diégo, et plus ma résolution s'affermi ; plus je pense à ses crimes, et plus je sens mon cœur se dégager des derniers liens qui peuvent être m'attachant encore à un Soria, un frère ! ... C'est de sang-froid que je le hais... c'est de sang-froid que je me vengerai !

— Il est de mon devoir, reprit Valdesillas, après

quelques instants de silence, de vous détourner d'une résolution violente dont les suites seraient difficiles à calculer. Bien éloigné en cela de votre sentiment, je pourrais presque dire de votre système, je ne conçois la vengeance que sous le coup de l'injure, et n'excuse les représailles que par leur instantanéité. Diégo est assurément bien coupable, mais...

— Mais vous le défendez ! s'écria don Ruiz de Soria hors de lui...

— Non... je tâche seulement de vous préserver vous-même d'un regret... et peut-être... d'un remords.

— Don Juan ! don Juan ! que signifie cet étrange retour ! Pourquoi abandonner ma cause pour celle de Diégo ! Pourquoi le défendre contre moi ! Mais vous le laissez aussi pourtant !

— Je ne lui ai jamais fait cet honneur, répondit Valdesillas en souriant avec amertume. Je n'ai pu... que le mépriser ; et c'est pour cela, pour cela uniquement, entendez-vous bien, don Ruiz, que je vous-laissez dissuader, dans notre intérêt à tous, d'une vengeance inutile...

— Inutile ! s'écria don Ruiz montrant au commandeur Fernande qui essuyait une larme ; et le malheur éternel de cette femme, le comptez vous donc pour rien ?

Valdesillas ne sut que répondre, il se contenta de presser cordialement la main de Ruiz qui reprit d'une voix pénétrée :

— Croyez-moi, mon ami, il est parfois des nécessités horribles devant lesquelles il n'est pas permis de reculer. Il est d'affreuses extrémités où nous poussent la Providence elle-même. Je vous l'ai dit, j'attends une inspiration d'en haut ; quand elle viendra, j'obéirai.

A peine don Ruiz avait-il prononcé ces mots, que les matelots, sur un signe du capitaine, accoururent à la fois de divers côtés, et se rendirent chacun à leur poste. En peu de minutes, et comme par l'effet d'une puissance féérique, le tableau pittoresque et animé que présentait la surface du navire, se transforma complètement. L'immobilité succéda à l'agitation, et les passagers, sur l'invitation du contre-maître, prirent place dans les parties du bâtiment qui leur étaient spécialement réservées. L'heure solennelle était prête à sonner.

Les derniers adieux volaient silencieusement du rivage au vaisseau. Les mouchoirs s'agitaient sur la tête ; les signes suprêmes du départ s'échangeaient au milieu d'une religieuse émotion.

Don Ruiz fit une prière mentale en regardant Cadix, dont les constructions coquettes étaient chandement colorées par le soleil levant.

— Espagne ! Espagne ! murmura-t-il, assez haut cependant pour que Valdesillas pût l'entendre, pardonne à un de tes fils qui t'abandonne, car s'il te fuit, c'est pour t'épargner l'aspect de sa misère et de son déshonneur.

— Largue la voile, cria le capitaine de toute la force de ses poumons.

A ce commandement, le navire s'ébranla et inaugura sa marche par le double bruit du vent qui sifflait dans les cordages, et des flots qui gémissaient en s'entr'ouvrant. La minute du départ, celle qui détache le vaisseau pour le lancer en pleine mer, est toujours remplie d'une poésie triste et vague. On